



«Les survivalistes, ça pourrait être vos voisins»

NEUCHÂTEL Auteure d'une étude sur le survivalisme en Suisse romande, l'anthropologue jurassienne Carla Meyer donnera une conférence, jeudi, au Musée d'ethnographie. Entretien.

PAR **NICOLAS.HEINIGER@ARCINFO.CH** Péry (réd: dans le Jura bernois).

On les imagine cloîtrés dans un bunker bourré d'armes, attendant la fin du monde de pied ferme. Mais s'ils se préparent véritablement, que se soit en cultivant leurs légumes ou en s'entraînant à l'autodéfense, à un effondrement de la société qu'ils estiment plus ou moins imminent, les survivalistes sont pourtant «des citoyens ordinaires», bien loin des clichés hollywoodiens, explique l'anthropologue Carla Meyer. La Jurassienne, qui a publié un livre après deux ans et demi de recherches en Suisse sur ce sujet sensible, donnera une conférence, jeudi, au Musée d'ethnographie de Neuchâtel.

Carla Meyer, entre le Covid, la guerre en Ukraine et la crise énergétique, le terrain semble propice au survivalisme...

Je précise d'emblée que mon but n'a pas été de juger de la véracité des scénarios d'effondrement de la société auxquels les survivalistes se préparent. Cela dit, depuis le début de mon travail en 2016, les stages et le matériel spécialisé se sont développés. Et la deuxième édition du salon du survivalisme se tiendra à la fin de ce mois à

Comment en êtes-vous venue à vous intéresser à cette thématique?

J'ai constaté qu'il y avait un vide au niveau de la recherche dans ce domaine. En 2013, j'étais tombé sur un article du «Temps» qui parlait de la version américaine du phénomène. Puis, j'ai découvert que certains faisaient ça en Suisse et ça m'a fascinée.

Comment avez-vous fait pour entrer en contact avec des survivalistes?

D'une part, j'ai participé à des stages de survie dans la nature, qui sont ouverts au public. D'autre part, j'ai fréquenté les réseaux sociaux et les forums spécialisés sur internet. On m'a fermé beaucoup de portes mais certains ont accepté de me rencontrer quand j'ai expliqué que j'étais scientifique, pas journaliste.

Pourquoi cette méfiance à l'égard des journalistes?

Beaucoup d'articles de presse sur le sujet sont dépréciatifs et basés sur des données de seconde main, ou obsolètes, ce qui est compréhensible vu la difficulté d'accès aux sources. Mais ça a des conséquences.

Comment se sont passées vos rencontres?

L'un des principes du survivalisme est de ne pas se faire remarquer. On ne me donnait jamais de noms ou d'informations personnelles. Une personne m'avait simplement dit: «Je serai accompagné d'un petit chien beige.» Une autre avait loué une salle pour être sûr qu'on ne serait que les deux.

Durant ces rencontres, vous êtes-vous parfois sentie mal à l'aise, voire en danger?

Mes proches avaient un peu peur, mais il n'y a jamais eu de problème. Ce sont des citoyens ordinaires. Il n'y a pas de profil type, ça pourrait être votre voisin. Tout au plus m'est-il arrivé de me sentir inconfortable par rapport à certaines de leurs idées. Et lors des stages de survie en milieu naturel, on met quand même notre corps à rude épreuve. C'est étonnant que des gens soient prêts à payer cher pour un week-end où on a froid et durant lequel on ne dort et ne mange presque pas!

Les survivalistes possèdent-ils forcément des armes à feu?



Le développement de l'auto-défense, avec ou sans armes à feu, est l'un des aspects qui les différencient des scouts ou des adeptes du retour à la nature. Ce côté-là, un peu problématique quant au rapport à l'autre, est souvent minimisé dans les événements grand public comme les salons du survivalisme.

Dans les médias, on associe souvent survivalisme et extrême droite, est-ce une constante?

Non. Sur mes dix interlocuteurs, un seul se revendiquait

de la droite identitaire.

Les survivalistes font beaucoup référence au «temps de nos grands-parents»...

Cela vient de difficultés à se projeter dans le futur, qui ne fait pas rêver, et de l'absence d'un récit crédible pour notre époque. On se tourne alors vers le passé. C'est une manière de se rassurer et de se rattacher à quelque chose qui a du sens.

Vous dites dans votre ouvrage qu'au départ, vous étiez «en désaccord personnel» avec les

idées survivalistes. Et maintenant?

Contrairement aux survivalistes, je pense toujours qu'il vaut mieux chercher des solutions collectives plutôt qu'individuelles aux problèmes de la société. Mais il y a aussi des aspects qui me plaisent, comme la recherche d'autonomie alimentaire ou énergétique.

MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE

Carla Meyer, «Logiques survivalistes en Suisse romande», coll. Ethnoscope.

Conférence le 29 septembre à 20h15.



Carla Meyer a passé deux ans et demi à étudier les différents aspects du survivalisme. NICOLAS HEINIGER